



**HAL**  
open science

# Langue castillane, mutations discursives et mouvements d'indépendance hispano-américains : quels liens ? Le cas de la Caraïbe hispanophone

Corinne Mencé-Caster

## ► To cite this version:

Corinne Mencé-Caster. Langue castillane, mutations discursives et mouvements d'indépendance hispano-américains : quels liens ? Le cas de la Caraïbe hispanophone. Pandora : Revue d'études hispaniques, 2020, 15. hal-03977811

**HAL Id: hal-03977811**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03977811>**

Submitted on 7 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LANGUE CASTILLANE, MUTATIONS DISCURSIVES ET MOUVEMENTS D'INDEPENDANCE HISPANO-AMERICAINS : QUELS LIENS ? LE CAS DE LA CARAÏBE HISPANIQUE

Corinne MENCÉ-CASTER  
*RELIR-CLEA/Sorbonne Université*

## Résumé :

Il s'agit d'interroger le rôle qu'a pu jouer le rapport à la langue castillane lors des mouvements d'indépendance hispano-américains, en examinant les discours qui ont pu être tenus sur la langue. En se fondant sur le lien étroit qui est généralement posé entre « identité linguistique » et « identité nationale », il sera question de rechercher les enjeux du maintien du castillan comme langue nationale, après les indépendances, et de les rapporter aux enjeux socio-économiques et politiques, dans un contexte de forte hiérarchisation ethno-sociale. L'analyse des discours épilinguistiques se fera donc conjointement à celle des discours politiques. L'espace de la Caraïbe hispanique sera privilégié.

Mots-clés : castillan, indépendance, langues indigènes, ethnicité, discours.

## Resumen

Se trata de cuestionar el papel que la lengua castellana pudo haber desempeñado durante los movimientos independentistas hispanoamericanos, examinando los discursos que se pudieron haber hecho sobre la lengua. Sobre la base del estrecho vínculo que suele establecerse entre la "identidad lingüística" y la "identidad nacional", se trata de examinar las cuestiones que entraña el mantenimiento del castellano como idioma nacional después de la independencia y de relacionarlas con las cuestiones socioeconómicas y políticas en un contexto de fuerte jerarquización étnicosocial. Por consiguiente, el análisis del discurso epilingüístico se llevará a cabo conjuntamente con el del discurso político. El espacio del Caribe hispano será privilegiado.

Palabras claves : castellano, independencia, lenguas indígenas, etnicidad, discursos.

## Abstract

The aim is to question the role that the relationship to the Castilian language may have played during the Spanish-American independence movements, by examining the speeches that may have been made about the language. On the basis of the close link that is generally established between "linguistic identity" and "national identity", the aim is to examine the issues involved in maintaining Castilian as a national language after independence and to relate them to socio-economic and political issues in a context of strong ethno-social hierarchization. The analysis of epilinguistic discourse will therefore be carried out in conjunction with that of political discourse. The Hispanic Caribbean space will be privileged.

Key words: Castilian language, independence, indigenous languages, ethnicity, speeches.

Poser la question des rapports entre « langue » et « indépendance politique » n'a rien d'original, puisque l'on tend communément, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, à admettre comme allant de soi, l'équation : « un État-nation-une langue ». Il semble, en effet, dans une telle logique, que tout nouvel « état-nation » doive se doter d'une nouvelle langue, encore que les choses soient loin d'être aussi simples.

Le contexte des indépendances africaines dans les années 60 a mis en évidence la complexité des relations qui peuvent se créer entre la langue de l'« ancienne métropole » et les langues dites « autochtones » ou « vernaculaires », lesquelles, en pareil cas, après les indépendances, n'ont pas (re)pris aussi spontanément qu'on pourrait le penser la place qui semblait pourtant leur revenir de droit.

Pour bien comprendre ce processus, il faut investir non seulement les champs du politique et du linguistique à proprement parler mais également celui de l'épilinguistique que l'on peut définir avec Cécile Canut comme un ensemble de productions couvrant « à la fois les discours métalinguistiques au sens strict (discours des grammairiens, des linguistes, etc., impliquant une distanciation, un savoir et une objectivation par rapport à l'objet langue) et les discours évaluateurs spontanés des locuteurs (ex : « tu parles mal », « cette langue est belle »)<sup>1</sup>.

Lorsqu'on examine les mouvements d'indépendance hispano-américains, la complexité que nous venons brièvement de décrire ne semble pas de mise : force est de constater que les différents états qui ont émergé à l'issue de ces mouvements ont conservé « l'espagnol » ou le « castillan » (les dénominations varient selon les pays<sup>2</sup>) comme langue officielle, avec les variations que l'on connaît pour le Paraguay au plan institutionnel et les formes variables de diglossie sociale et bilinguisme individuel qui caractérisent les pratiques de nombre de locuteurs.

Dans le contexte des indépendances hispano-américaines, la langue a-t-elle constitué un enjeu important ? A-t-elle été ressentie comme un instrument d'aliénation ou, au contraire, comme un des ciments du mouvement d'indépendance ? Comment expliquer que, s'écartant du paradigme essentialiste « une langue-une nation-une vision du monde », si prégnant pourtant au XIX<sup>e</sup> siècle, les partisans de l'émancipation politique de l'Amérique aient consenti au maintien et à la préservation d'une langue qui était précisément celle de la Métropole avec laquelle ils voulaient rompre ?

Ces questions ne sont pas anodines et renvoient à l'organisation sociale et politique qui détermine en partie au moins, les discours et postures sur la langue, ou devrait-on plutôt dire, sur les langues en présence.

Notre objectif, dans cette communication, consistera à examiner les discours qui ont été/sont tenus sur la langue au moment des indépendances, en tenant compte, non seulement des imaginaires et idéologies fondatrices des pratiques langagières et du rapport à la langue/*lalangue* (Lacan), mais aussi de la place sociale du locuteur ou de son ancrage idéologique.

Nous postulons que les discours sur *la* langue qui, précisément, s'exercent *en* langue castillane témoignent de la confiscation de la parole par une élite qui, de par sa vision *de/sur* la/les langue(s), exprime plus largement sa projection globale de la société, au cœur et dans l'au-delà même du processus d'indépendance politique. En effet, lorsqu'on aborde la question de la langue castillane dans les pays hispano-américains, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'avère évident que la très grande majorité des documents auxquels on peut avoir accès pour traiter une telle problématique, sont constitués par les discours de l'élite sociale sur la langue. Les autres

---

<sup>1</sup> Cécile Canut, « Pour une analyse des productions épilinguistiques », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 11 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1230>

<sup>2</sup> Il semble toutefois que la dénomination « castillan » soit privilégiée.

groupes en présence nous apparaissent alors comme des « locuteurs délocutés », *invisibilisés* en quelque sorte, tout à la fois par leur « absence » de discours et leur absence dans les discours. Une question importante, mais souvent non posée ou niée, surgit alors : qui, dans une société donnée, peut accéder au statut de locuteurs et tenir un discours qui soit tout à la fois audible, recevable, et donc, crédible ?

En ce sens, pour mener à bien notre analyse, nous retiendrons, en raison de son heuristique méthodologique, la notion de « formation discursive ». Cette notion qui est au fondement de l'analyse de discours a été vite écartée, mais nous la reprenons ici parce qu'elle semble fournir ici un cadre adéquat permettant une approche croisée des relations interdiscursives, du soubassement idéologique des discours et de leurs inscriptions dans des pratiques sociales. Qui parle et au nom de qui et dans quelle langue ?

Nous considérerons ainsi, à la suite de Michel Pêcheux qui s'est lui-même inspiré de Michel Foucault<sup>3</sup> que les discours sur la langue, dans le contexte des indépendances hispano-américaines, renvoient à des « formations discursives comme déterminant ce qui peut et doit être dit [...] à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée »<sup>4</sup>. Autrement dit, nous nous intéresserons aux convergences discursives, au sens de discours qui se ressemblent et dont la ressemblance renvoie à un même positionnement idéologico-social de l'instance énonciative.

Les mutations discursives majeures qui sont intervenues au moment des indépendances concernent-elles la question de la langue ? S'il n'en est pas ainsi, en quoi ce *statu quo* discursif sur la question de la langue témoigne-t-il d'une volonté de *statu quo* social et d'enjeux idéologiques masqués ? Quelles en furent, quelles en sont encore les conséquences ?

## I. La formation discursive coloniale

Pour répondre à la question : qui parle, au nom de qui et dans quelle langue ?, et chercher ainsi à saisir les enjeux et conséquences des mutations ou *statu quo* discursifs sur la langue, dans le contexte des indépendances, il faut d'abord rappeler les caractéristiques de la « formation discursive » qui s'impose de manière unilatérale et qui, comme telle, renvoie aux rapports de pouvoir qui sont au fondement de cette société aux multiples composantes ethniques. En haut de la pyramide sociale, les Espagnols et les Créoles (descendants d'Espagnols nés aux Amériques) forment l'élite sociale. À un niveau bien inférieur, on trouve ce qui pouvait être désigné comme la *República de los Indios*<sup>5</sup> et qui englobe tout à la fois la population indigène et la plèbe des « castes » composées des Métis, Indiens hispanisés, Mulâtres, Zambos, Noirs libres (*pardos y morenos*). Tout au bas de l'échelle sociale, il y a les esclaves noirs.

Il est évident que, dans cette société disparate et fortement hiérarchisée, les seuls discours légitimes et audibles sont ceux de l'élite sociale, à savoir les Espagnols et les Créoles. Si, entre ces deux groupes, des divergences de plus en plus fortes vont progressivement apparaître en

---

<sup>3</sup> M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 53 : La notion de *formation discursive* a été introduite par Foucault qui la définit comme « une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations) ».

<sup>4</sup> D. Maldidier, *L'inquiétude du discours*(textes de Michel Pêcheux), Paris, Éditions des Cendres, 1990, p.148.

<sup>5</sup> *El Libro VI de la Recopilación de Leyes de los Reinos de Indias recoge la legislación relativa a la república de los indios, que parte de un concepto básico en la colonización española y vigente desde el primer momento: los indios son vasallos de la Corona, no extranjeros o enemigos (como ocurrirá en otras colonizaciones) sino súbditos a los que se pretende integrar en el sistema hispánico, estableciéndose incluso la obligatoriedad del pago del tributo como reconocimiento de su vasallaje. Pero al mismo tiempo que se declara formalmente que como tales súbditos son libres e iguales a los españoles - aunque éstos no pagan tributos-, se reconoce su situación de inferioridad legal y práctica, contradicción que se trata de resolver mediante la adopción de una política proteccionista, de subordinación y aculturación, con medidas tutelares sobre una población considerada en permanente minoría de edad.*

<http://digital.csic.es/bitstream/10261/71947/1/La%20Am%C3%A9rica%20colonial%20-%20Contextos%20-%20ARTEHISTORIA%20V2.pdf>

termes de modalités du partage des pouvoirs, il n'en reste pas moins que les discours qu'ils tiennent à l'égard des classes inférieures, relèvent, de par leurs régularités et leurs convergences, d'une seule et même formation discursive que nous qualifierions de « coloniale ».

Précisons toutefois que la Couronne Espagnole ne parlait pas de *colonias* mais de *Reinos de las Indias*. Il n'empêche que, de manière globale, les mécanismes propres à la machine coloniale sont mis en œuvre dans ces *Reinos de las Indias* par la Couronne et son administration sur le territoire américaine. De fait, si différences il y a avec d'autres entreprises de colonisation (anglaise ou française), elles sont, en réalité, plus de degré que de nature.

La matrice discursive de l'ordre colonial est bien connue, en regard de tous les travaux qui ont déjà été menés<sup>6</sup>. Ainsi dans les territoires contrôlés par la Couronne espagnole comme ailleurs fait-elle ressortir que le sujet colonisé (Indien, Noir, Métis, etc.) se trouve dépourvu des attributs de la civilisation et qu'il se présente, de fait, comme un sujet du manque, n'étant jamais défini en lui-même, mais seulement par rapport au sujet plein qu'est le colon. Ce sujet « en déficit » n'a pas de vêtement, pas de religion, pas de langue compréhensible :

[...] mas me pareció que era gente muy pobre de todo. Ellos andan todos desnudos como su madre los parió, y también las mugeres [...]. Ellos no traen armas ni las conocen, porque les amostré espadas y las tomaban por el filo y se cortaban con ignorancia. No tienen algún fierro [...]. Ellos deven ser buenos servidores y de buen ingenio, que veo que muy presto dizen todo lo que les dezía. Y creo que ligeramente se harían cristianos, que me pareció que ninguna secta tenían. Yo, plaziendo a Nuestro Señor, levaré de aquí al tiempo de mi partida seis a vuestras altezas para que deprendan hablar<sup>7</sup>.

Au plan linguistique qui nous intéresse plus spécifiquement, ce sujet colonisé sera donc d'abord, celui à qui on doit réapprendre à parler, celui que l'on doit rééduquer dans une autre langue et qui, comme tel, se voit imposé une réformation mentale. Dans *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España*, la thèse principale d'Aldrete est que les Indiens sont des êtres « déficients », au sens de « qui manquent de... », aux plans cognitif et linguistique, mais aussi culturel *fieras desnudas* :

Por que conuiene advertir, que los Romanos hallaron mui de otra manera a España, que los Españoles hallaron a las Indias, en las quales ninguna nacion estrangera auia entrado primero, que ellos, i assi aquellas gentes carecian de toda suerte de letras, i consiguientemente de las ciencias, i estudios dellas i de la policia que las acompaña, i biuian a guise de fieras desnudas<sup>8</sup>.

La colonisation apparaît ainsi comme un processus d'effacement/déplacement tout à la fois cognitif, linguistique, religieux, culturel et politique. Il en résulte de multiples hiérarchies dans l'ordre colonial, corrélé à des discours sur la langue qui se trouvent inscrits dans une historicité qu'il convient dès lors de décrypter.

Cette historicité discursive, nous l'avons d'abord recherchée -on vient de le voir- dans les rapports de domination qui sont au fondement de la société coloniale. Comme on sait, dans le cadre de cette entreprise coloniale, les Espagnols et les Créoles ont maintenu les Indiens, Métis,

---

<sup>6</sup> A. Bahamonde, J. Cayuela, *Hacer las Américas, las élites coloniales cubanas (siglo XIX)*, Madrid, Alianza América, 1992.  
M.ª C. Barcia, "Táctica y estrategia de la burguesía esclavista de Cuba ante la abolición de la esclavitud", *Estudios de Historia Social*, 1988, 44-47, p. 137-148.

A. Cubano Iguina, "El estudio de las élites económicas y la política en Puerto Rico en el siglo XIX", *Boletín del Centro de Investigaciones Históricas*, 1988-1989, 4, p. 571-592.

F. Collazo, M. Margarita, "Vulnerabilidad económica y política de la élite criolla del Puerto Rico del siglo XIX", *Secuencia*, mayo-agosto de 1994, 29, p. 171-190.

N. García, J. Raúl, "Grupos de poder y tensiones sociales en Puerto Rico durante la crisis del Imperio (1815-1837): un intento de síntesis", *AEA*, 1993, tomo L-1, p. 133-162.

<sup>7</sup> B. de las Casas, *Diario del primer y tercer viaje de Cristóbal Colón*, Madrid, Ed. Consuelo Varela, Alianza editorial, 1989, p. 34-35.

<sup>8</sup> B. J. de Aldrete, *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España* [1606], L. Nieto Giménez (éd.), Madrid, CSIC, 1972, vol. 13.

et Noirs libres dans une situation d'asservissement, tout en tirant profit des ressources économiques de la Traite des esclaves noirs. Cette élite est porteuse, de ce fait, d'un discours fortement enté sur le paradigme de la domination qu'elle cherche à légitimer par tous moyens, domination qui passe aussi par l'imposition d'une langue : le castillan.

En ce sens, l'argument de la mission civilisatrice et « apostolique » reste au cœur de cette dynamique de légitimation discursive et vise à transformer le paradigme de *l'oppression* en projet de *civilisation* et d'*évangélisation*, voire d'*humanisation*. La langue, de par son actualisation discursive, est donc au cœur de cette mission civilisatrice, en ce que ce projet ne peut être servi que par une langue « civilisée », une « vraie » langue dont il faut préserver la « pureté ». S'instaurera donc une hiérarchie entre le castillan et les langues indigènes, ainsi que le démontre, dès le départ, la politique de la Couronne espagnole qui incite à la limitation des emprunts aux langues indigènes. Le castillan, héritier du latin, ne doit pas « s'indianiser » (*aindiarse*), mais conquérir des territoires, ainsi que le préconisait Nebrija dans sa *Gramática castellana*<sup>9</sup>.

Il faut donc bien garder à l'esprit que les Espagnols, puis les Créoles, qui activent la machine coloniale adhèrent massivement au discours de la Couronne en faveur de la « castellanisation » linguistique rapide des territoires américains. Ils en sont même les principaux acteurs. Si la cédule royale de 1586 de Philippe II associait ce processus de « castellanisation » à une grammatisation des langues indigènes, sur le modèle grammatical latin, pour accélérer l'évangélisation des Indigènes, les décisions de la Couronne espagnole se montreront, par la suite, beaucoup moins favorables à l'égard des langues indigènes. La cédule royale de 1770 de Charles III est très claire sur la question, en préconisant que : « [...] *de una vez se llegue a conseguir el que se extingan los diferentes idiomas de que se usa en los nuestros dominios y sólo se hable el castellano* »<sup>10</sup>.

Ces discours qui légitiment le recouvrement des langues indigènes par le castillan constituent un aspect important de la formation discursive coloniale dont la langue d'expression est essentiellement le castillan. La place accordée dans les discours aux contacts de langues reste mineure et va surtout dans le sens de la préservation de la pureté du castillan.

De fait, l'accent n'est guère mis alors sur l'hétérogénéité du castillan américain par rapport au castillan péninsulaire, hétérogénéité due à la fois au premier nivellement dialectal entre locuteurs de dialectes péninsulaires différents en partance pour l'Amérique et à la nécessité d'exprimer la réalité endogène.

Dans le contexte de la formation discursive coloniale, dans les imaginaires, tout autant que dans les discours épilinguistiques, ce qui compte, c'est l'hégémonie du castillan sur les langues indigènes, c'est-à-dire la représentation du castillan comme langue de pouvoir et de savoir :

El bilingüismo es aceptado, y es incluso muy útil en algunos casos, pero será el aprendizaje de la lengua española lo que verdaderamente permita la integración en la sociedad criolla, las posibilidades de movilidad social y geográfica, además de un estatus y una interacción con la que no cuenta en absoluto un individuo monolingüe autóctono. Un hablante culto puede dominar una o varias lenguas indígenas y mostrar su competencia en ellas, pero no hay hablante culto que pueda ser considerado como tal, si entre las lenguas que sabe no está el español; se trata de una típica situación de diglosia<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> A. de Nebrija, *Gramática castellana* [1492], Antonio Quilis (éd.) Madrid, Ed. de Cultura Hispánica, 1992.

<sup>10</sup> J.M. Torre Revello, 1893-1964 (1962) *Lecturas indianas (Siglo XVI-XVIII)*. Thesaurus dans Boletín del Instituto Caro y Cuervo, 17 (1), p. 1-29, p. 15.

<sup>11</sup> E. Bravo García, « La Construcción Lingüística de la Identidad Americana » dans *Boletín de filología*, 45(1), 2010, p. 75-101. [https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci\\_arttext&pid=S0718-93032010000100003](https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0718-93032010000100003)

Parmi les éléments qui nous seront utiles pour examiner les possibles *statu quo* discursifs sur la langue, entre la période coloniale et les indépendances, le paradigme « monolingue » occupe une place majeure, et ce, indépendamment de la pluralité des langues indigènes qui sont parlées sur les territoires américains et de la réalité des bilinguismes qui s’y révèlent.

En tant que garants et promoteurs de la castellanisation du territoire américain, au plan linguistique, les Créoles se sentent donc nécessairement solidaires de la langue castillane. Ils se la sont réappropriée dans sa dimension endogène, et donc *acriollada* (créolisée), mais attachés comme ils sont au paradigme monolingue que nous venons d’évoquer, ils la perçoivent « une », en dépit de ces variations, la considérant, dans cette unité de la diversité, comme un rempart face à la fragmentation des langues indigènes, et plus tard, comme un garde-fou à la possible « balkanisation » que connut naguère la Roumanie.

De fait, il n’est pas étonnant que la langue castillane ait été mise au service de la quête d’indépendance, dans sa double dimension d’unité et de diversité. Eva Bravo García, dans un article intitulé « La construcción lingüística de la identidad americana », propose cette synthèse qui fait ressortir une forme de consensus linguistique des Créoles autour d’une vision du castillan comme légitime « ciment supranational », précisément dans ses formes endogènes :

Cuando la influencia de la Corona española sobre las diferentes sociedades americanas se empieza a debilitar de manera efectiva, cuando todo lo heredado de la metrópoli empieza a ser cuestionado, no habrá contrapunto real al español, que es la lengua de la unidad frente a la diversidad de idiomas autóctonos. Como consecuencia, en los primeros brotes del independentismo, la lengua española difundida por las antiguas posesiones de Ultramar presenta las siguientes peculiaridades:

- 1) Es de hecho el medio de comunicación amplio y general en todos los territorios americanos, consolidado tanto por el número de hablantes, como por el prestigio vinculado al uso urbano y a los grandes centros criollos.
- 2) Ha tomado ya una forma propia en América que permite caracterizar usos dialectales distintos y que ofrece algunas soluciones que, aun siendo endonormativas, también son divergentes de la forma lingüística peninsular.
- 3) Las diferencias por países o regiones no son tan profundas que puedan utilizarse para reforzar sentimientos localistas, pero sí sirven para que en ella se apoyen algunos de los pensadores preindependentistas en un intento de buscar en ellas lo americano.
- 4) Se va perfilando una cierta abstracción normativa, una forma de español ultramarina frente a la tradición castellana, identificada con la metrópoli y sus viejos usos. Esta fisonomía americana de la lengua servirá como reclamo para la unión panamericana en los primeros momentos de la emancipación.
- 5) Empieza a surgir una preocupación por el estudio de la modalidad americana en sí misma, como objeto de estudio, de identidad nacional, de personalidad propia, que no precisa del contrapunto constante con los usos de la metrópoli.
- 6) La lengua española es considerada en los procesos de independencia como un vínculo necesario de unidad supranacional, con mayor competencia que las lenguas autóctonas y preferible a cualquiera de ellas como elemento de identificación de las nuevas sociedades<sup>12</sup>.

On voit donc comment les Créoles, favorables à l’indépendance politique, ont maintenu un certain *statu quo* discursif sur la question de la langue : à aucun moment, ils n’envisagent sérieusement la possibilité de choisir une nouvelle langue pour les nations émergentes. Se joue néanmoins une mutation discursive, quoique ténue, s’agissant d’une émancipation politique : la prise en compte de plus en plus forte des modalités propres à l’évolution de la langue castillane dans les territoires américains, en regard du castillan péninsulaire qui signe un déplacement.

Alors que, dans la formation discursive coloniale, l’accent était volontairement mis sur l’altérité entre le castillan et les langues indigènes, dans le cadre des mouvements

---

<sup>12</sup> Bravo García, *art. cit.*

d'indépendance où il s'agira de penser la question de l'identité nationale des républiques émergentes, le discours sur la langue déplacera son foyer d'opposition, des langues indigènes vers le castillan péninsulaire. En opposant castillan « américain » et castillan « péninsulaire », les Créoles revendiquent leur altérité linguistique, sans avoir besoin de changer de langue. C'est au sein de la variation intralinguistique que se conçoit et se cimente leur nouvelle identité linguistique : outre les traits phonologiques bien connus du *seseo* et du *yeísmo*, il faut prendre en compte les différences morphologiques, tel, par exemple, le *voseo* pour certaines zones, et les variantes lexicales qui procèdent à la fois de l'insertion de termes liés au domaine maritime (durant la traversée) et de termes servant à décrire la réalité américaine dans sa dimension vitale.

Mais cette mutation discursive sur la langue que nous avons qualifiée de « ténue », au point de la percevoir, en réalité, comme un simple déplacement, n'est-elle pas solidaire d'un *statu quo*, lié à des enjeux de conservatisme social, par-delà même les changements d'ordre politique ? Ne renvoie-t-elle pas à une peur de mutations trop profondes, trop radicales qui pourraient bouleverser l'ordre colonial interne que les Créoles souhaitent maintenir, en faisant surgir de nouvelles formations discursives capables de constituer un contre-discours audible ? Auquel cas, le conservatisme du discours sur la langue ne reflète-t-il justement pas ce conservatisme social que nous venons d'évoquer et qui se trouve inscrit au cœur même du projet d'indépendance politique de ces Créoles ?

## II. La formation discursive des indépendances et post-indépendances

Nous chercherons à montrer comment les Créoles ont cherché à faire coïncider un discours « anticolonialiste », en faveur de leur indépendance politique vis-à-vis de la Métropole et un discours « colonial » qui reste dans leur logique antérieure d'asservissement des masses. Soit pour ce même groupe, l'attribution de deux formations discursives apparemment antinomiques.

On note donc une fracture discursive qui s'accroît au sein de l'élite sociale qui revendiquait jusqu'alors un même positionnement idéologico-social, favorable à l'asservissement des masses. C'est cette fracture qui signe l'émergence chez les Créoles d'une mutation dans leur discours, donnant lieu au surgissement d'une formation discursive anticolonialiste mais qui ne concerne qu'eux-mêmes. En effet, avec la visée indépendantiste qui est désormais la leur, les Créoles vont se vivre comme des « colonisés », non seulement aux plans économique et politique, mais aussi en partie, au plan de la langue, et leurs « colons » désignés seront les Espagnols.

Ainsi la dénomination *criollos* par rapport à celle de *peninsulares* prend-elle de plus en plus de pertinence et entend-t-elle marquer cette forme d'*altérité* que revendiquent, à l'égard desdits péninsulaires (c'est-à-dire ceux qui ne sont pas nés dans les Amériques mais dans une des provinces d'Espagne), les descendants d'Espagnols nés dans les Amériques qui se reconnaissent comme Américains<sup>13</sup>.

La spécificité du cas de l'Amérique hispanique, par rapport à la situation des Antilles françaises par exemple, vaut d'être soulignée ; elle consiste en une sorte de mise en abyme de la situation de colonisation (les colons de l'intérieur devenant des colonisés de l'extérieur/Métropole). Cet enchevêtrement va générer, au sein du groupe des Créoles, une formation discursive double, à la fois ardemment anticolonialiste et profondément coloniale. En effet, les Créoles, se démarquant progressivement des Espagnols, se vivent de plus en plus

---

<sup>13</sup> M. L. Laviana Cuetos, « La América colonial 1600-1800 », 1995-1997

<http://digital.csic.es/bitstream/10261/71947/1/La%20Am%C3%A9rica%20colonial%20-%20Contextos%20-%20ARTEHISTORIA%20V2.pdf>;

*Las tensiones y recelos polarizan en la creciente rivalidad criollo-peninsular, que se manifiesta incluso en el lenguaje: los criollos se acaban autodefiniendo como americanos (españoles americanos o criollos indios) y sólo a los peninsulares se denominan españoles (vecinos forasteros oriundos de España).*

comme des sujets, sinon colonisés, du moins dépendants de ces derniers, et tendent à développer un régime discursif victimaire et « anticolonialiste. Mais de manière paradoxale, l'émergence de ce registre discursif, loin de les rapprocher des autres « dominés » du territoire, les en sépare encore plus radicalement, l'indépendance politique à laquelle aspirent ces Créoles, ne trouvant à se réaliser que dans les modes d'organisation économique préexistants, fondés sur la domination et le maintien en esclavage d'une grande partie de la population. Aussi n'adopteront-ils nullement une posture critique à l'endroit de l'autre régime discursif qu'ils assument, à savoir celui de la justification de l'oppression qu'ils font subir aux Indiens, Métis, Noirs libres et esclaves.

C'est pourquoi Sergio Guerra a pu affirmer: « *el tema de la esclavitud era la piedra de toque de la independencia y lo que definía entonces el sentido revolucionario o conservador de la contienda anticolonialista* »<sup>14</sup>.

Il n'y a donc pas eu, dans les premières phases du mouvement d'indépendance hispano-américaine une convergence des discours des dominés, ni donc, l'émergence de ce qui aurait pu être une nouvelle formation discursive commune aux « dominés » américains, dénonçant, par exemple, d'une seule voix, l'état de la tutelle de la Métropole et de l'ensemble des dominants. L'irruption d'une telle formation discursive aurait supposé un réexamen approfondi de la question du rapport des langues sur le territoire américain, dans une perspective écolinguistique, entraînant donc une mutation discursive beaucoup plus affirmée et profonde que celle ayant consisté à retenir d'emblée la langue castillane comme langue nationale, en mettant juste en question la légitimité de ses pratiques endogènes en regard des normes péninsulaires. On imagine aisément, par-delà la question linguistique elle-même, les conséquences sociales d'une telle mutation discursive qui aurait profondément ébranlé en interne l'ordre colonial. C'est que les positionnements idéologiques sur la langue ne sont pas sans lien avec les positionnements sociaux, même s'il faut se garder de tout automatisme.

Les formations discursives, au sein de la société que l'on peut encore qualifier de « coloniale » après les indépendances, restent fracturées, parce que les aspirations des diverses couches sociales sont fortement divergentes. Beaucoup des membres de ces « castes » sociales parlent la même langue, à savoir le castillan, mais pas le même langage. Aussi ne mettent-ils pas les mêmes significations « derrière » les mots qu'ils emploient. Par exemple, les esclaves noirs, ne dissocient pas « émancipation politique » et « révolution sociale », c'est-à-dire « liberté individuelle de tous » (soit l'abolition pure et simple de l'esclavage). À l'inverse, on l'a dit, les Créoles assument parfaitement une posture tout à la fois émancipatrice et esclavagiste.

De fait, dans un premier temps, le discours anticolonialiste concerne de manière quasi exclusive les rapports de « colonialité » qui, selon les Créoles, affectent leur relation à l'Espagne. Toutefois, progressivement, bien que de manière très lente, il deviendra de plus en plus difficile de séparer les aspirations « anticolonialistes » des Créoles des revendications abolitionnistes des esclaves.

Deux éléments importants y contribueront :

-la révolution d'Haïti de 1804 qui mettra en relief le *pouvoir-agir* (ou agentivité) des esclaves noirs, faisant ainsi émerger une nouvelle formation discursive en lien avec des locuteurs qui jusqu'alors avaient été « délocutés », de par leur position d'objet : les esclaves

---

<sup>14</sup>Sergio GUERRA VILABOY : *Jugar con fuego. Guerra social y utopía en la independencia de América Latina*, Fondo Editorial Casa de Las Américas, La Habana, 2010, p. 101.

noirs et les Mulâtres. On sait, par ailleurs les liens existant entre cette révolution haïtienne et la révolution française dont les idées se répandent comme une traînée de poudre en Amérique.

-la volonté d'obtenir, chez les républiques hispano-américaines émergentes, la reconnaissance du gouvernement de Londres, chantre de la visée abolitionniste, explique en bonne partie l'infléchissement du discours sur la Traite, quoique, en dehors d'une minorité, les Créoles n'envisagent guère une abolition immédiate, se contentant de promulguer çà et là, l'interdiction de la Traite, sans s'attaquer à l'institution esclavagiste elle-même. Cela explique que bon nombre d'esclaves aient préféré s'enrôler dans les troupes royalistes, d'autant que la Couronne d'Espagne était celle qui *a priori* garantissait leurs droits en regard des abus de leurs maîtres « créoles ».

Ces fractures sociales qui sont la marque d'autant de fractures discursives expliquent l'échec des premières républiques hispano-américaines. À partir de 1816, le mouvement d'indépendance associé à la lutte pour l'émancipation de la tutelle espagnole, la prise en compte des revendications des groupes opprimés par l'ordre colonial dont les Créoles jusqu'alors avaient défendu la pérennité :

El otrora rancio mantuano mostró que su lucha ligaba el ideal de reforma política a la transformación de la vida de los grupos humanos subyugados por el colonialismo europeo. La traumática experiencia de las dos primeras repúblicas, donde se sintió como nunca antes el ensañamiento de las masas de esclavos contra los independentistas y en defensa de la soberanía española, fue para el futuro Libertador una huella imborrable. En Ocumare de la Costa, en el extremo norte del actual estado venezolano de Aragua, Bolívar emitió en julio de 1816 el primer decreto de abolición total de la esclavitud conocido en ese territorio. Su texto fue simbólicamente reproducido en una pequeña imprenta trasladada por el Libertador desde la única tierra americana sin esclavos: Haití. La legislación bolivariana, luego de expresar la emancipación, mencionaba que «en lo futuro no habrá en Venezuela más que una clase de hombres: todos serán ciudadanos»<sup>15</sup>.

On sait qu'en dépit des appels vibrants de Simón Bolívar, José San Martín et d'autres chefs de file « anticoloniaux », les décisions relatives à l'abolition concrète de l'esclavage sont longtemps restées en suspens. Il n'empêche qu'à la faveur de ces luttes, émerge progressivement -on le perçoit déjà sous la plume de Bolívar notamment- la notion de « citoyenneté américaine », socle de ce que sera l'identité nationale des républiques hispano-américaines émergentes.

Il appert, à la lueur de ces analyses, que dans le processus d'indépendance hispano-américaine, le sujet de conflits et de crispations, n'a pas été la langue castillane, mais bel et bien le traitement de la révolution sociale, en regard des revendications d'émancipation politique.

La légitimité de la langue castillane à être la langue des nouveaux « états-nations » n'a pas été réellement questionnée. Le faire, on l'a dit, aurait eu un coût discursif et social, et donc social, trop élevé, entraînant des conséquences irréversibles sur la pérennité de l'ordre colonial.

La société créole se pensait et se vivait « en castillan ». Les fractures sociales, analysables aussi en fractures discursives telles que nous avons tenté de le manifester, rendaient caduque toute hypothèse relative au choix d'une langue indigène comme langue nationale pour les nouvelles républiques. Le castillan a donc été la langue de l'émancipation politique et de la révolution sociale très lente qui s'est mise en marche. Les polémiques linguistiques relatives au destin du « castillan américain » (nous renvoyons à tous les conflits avec l'Académie espagnole, à la joute entre Andrés Bello et Domingo Faustino Sarmiento, aux *Tradiciones peruanas* de Ricardo Palma, etc.), sont restées dans une forme d'entre-soi confortable qui continuait d'exclure les langues indigènes et les aspirations des ethnoclasses dominées

---

<sup>15</sup> René Vilaboy Zaldívar, « el dilema « negro » de la independencia latinoamericana », La Habana, Universidad de la Habana, 2014, 278, p. 5-19, p. 8.

## BIBLIOGRAPHIE

ALDRETE (DE), José Bernardo, *Del origen y principio de la lengua castellana o romance que hoy se usa en España*, Rome, 1606, Carlo Willetto. Réédition dans CSIC, 1972, Série de Clasiques Hispaniques, I, Editions facsimiles, vol.13.

BRAVO GARCIA, Eva, « La Construcción Lingüística de la Identidad Americana » dans *Boletín de filología*, 45(1), 2010, p. 75-101. [https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci\\_arttext&pid=S0718-93032010000100003](https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0718-93032010000100003) (Consulté le 9 novembre 2019).

CANUT, Cécile, « Pour une analyse des productions épilinguistiques », dans *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31|1998, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 11 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1230>

FOUCAULT, Michel, Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, 275 p.

GUERRA VILABOY, Sergio, *Jugar con fuego. Guerra social y utopía en la independencia de América Latina*, Fondo Editorial Casa de Las Américas, La Habana, 2010, 323 p.

LAS CASAS (DE), Bartolomé, *Diario del primer y tercer viaje de Cristóbal Colón*, Madrid, Ed. Consuelo Varela, Alianza editorial, 1989, 209 p.

LAVIANA CUETOS, María Luisa, « La América colonial 1600-1800 », 1995-1997 <http://digital.csic.es/bitstream/10261/71947/1/La%20Am%C3%A9rica%20colonial%20-%20Contextos%20-%20ARTEHISTORIA%20V2.pdf> (Consulté le 11 novembre 2019).

MALDIDIER, Denise, *L'inquiétude du discours*(textes de Michel Pêcheux), Paris, Éditions des Cendres, 1990, 334 p.

NEBRIJA (DE) Antonio, *Gramática castellana* [1492], Antonio Quilis (éd.) Madrid, Ed. de Cultura Hispánica, 1992, 3 vols.

TORRE REVELLO, José Miguel, 1893-1964 (1962) *Lecturas indianas (Siglo XVI-XVIII)*. Thesaurus dans *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, 17 (1), 29 p.

VILLABOY ZALDIVAR, René, « El dilema "negro" de la independencia latinoamericana », dans *UH* [online]. 2014, n.27, p.5-19, [http://scielo.sld.cu/scielo.php?script=sci\\_arttext&pid=S0253-92762014000200001&lng=es&nrm=iso](http://scielo.sld.cu/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0253-92762014000200001&lng=es&nrm=iso) (Consulté le 10 novembre 2019).